VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. JAN.

Un voyage dans les prairies de l'Alberta.

J'arrive d'un voyage de quinze jours parmi les fermiers de la Prairie, et quel voyage! Cela fait hocher la tête et hausser les épaules à nos vétérans des Missions d'entendre les jeunes d'aujourd'hui parler de *leurs voyages!*

Sans doute nous sommes venus trop tard pour partager leurs mérites et leur gloire. Ces temps héroïques sont passés où l'on parcourait la Prairie avec les tribus sauvages, couchant sous la tente, dormant dans la neige, marchant à la raquette, partageant avec les indigènes parfois la disette, parfois l'abondance, toujours la fatigue, la misère et la vermine.

Ces jours sont passés, et nous, jeunes infortunés, nous n'avons qu'à récolter ce que les autres ont semé.

Donc j'étais envoyé par Mgr Legal pour rechercher et visiter les familles catholiques dispersées sur un espace de 15 à 20 lieues carrées.

Tout d'abord, je dois dire qu'ici il n'y a pas de paroisses aux bornes bien déterminées. Nos paroisses n'ont d'autres limites que le temps, les forces et le zèle du missionnaire. Dans ces limites chacun se remue, travaille le plus qu'il peut et fait le moins mal possible.

Les voyages d'hiver offrent tout, excepté le confort et les aises ; cependant l'hiver est la meilleure époque pour voyager, parce que c'est la seule où il y ait des chemins. D'ailleurs, nécessité rend industrieux et c'est à chacun à s'arranger, à se débrouiller de son mieux, comptant pour le reste sur la Providence.

Si ces voyages ont leurs désagréments, ils ont aussi leurs avantages. Rien d'aussi agréable qu'une course en

traîneau sur la neige, lorsque, enveloppé de fourrures des pieds à la tête, on ne laisse dehors que les yeux pour admirer la blancheur de la neige, le nez pour mesurer l'intensité du froid, la bouche pour respirer l'air pur et sain de la Prairie.

J'avais tracé mon itinéraire tout en laissant beaucoup à l'imprévu et aux circonstances, car en ces pays il faut compter avec le temps, avec la bonne ou mauvaise volonté des gens, etc.

Je partis avec la bénédiction de Mgr GRANDIN, notre vénéré évêque, alors malade à l'hôpital.

L'étape du premier jour fut courte : je voyageais en pays connu, et, dès 5 heures du soir, je frappais à la porte d'une famille allemande. On m'attendait sans m'attendre, et je fus le bienvenu. Je demandai un abri pour la nuit, ce qu'on m'accorda de grand cœur. L'allemand est la langue de la maison, mais tous parlent anglais, excepté la mère; et, par respect pour moi qui ne comprends pas l'allemand, il n'y eut pas un mot allemand prononcé. Je vis là les vieilles traditions allemandes dans toute leur intégrité. Le plus jeune des enfants dit une longue prière avant et après le repas. A table, les garçons se rangent autour du père, les filles autour de la mère.

Le soir, le père fait la prière, dit le chapelet et toute la famille répond. Toute la veillée, je fis du catéchisme; le matin, je dis la messe, confessai et communiai tous ceux qui parlaient assez l'anglais.

Je renvoyai mon guide de la veille et me fis conduire par un catholique allemand jusqu'à la seconde étape. — C'étaient deux familles irlandaises. Changement de nationalité, changement de coutumes; mais jusqu'ici c'est toujours le même bon accueil respectueux et cordial. Je n'étais pas attendu, mais chez les Irlandais le prêtre est toujours bien reçu. Le soir, encore prière en famille —

les vieilles prières si belles que l'on dit en Irlande pour les défunts, les prêtres, le Pape, la patrie. Comme un cœur de prêtre se sent consolé et dédommagé de toute souffrance, de tout affront, en rencontrant de si bonnes familles! L'on comprend alors cette parole de joie, de surprise, de consolation de Notre-Seigneur: « Je n'ai pas rencontré tant de foi en Israël! » Oui, dans ces familles perdues au fond des bois, n'allant jamais à l'église, voyant le prêtre une fois l'an, même un prêtre trouve matière à édification.

Le lendemain, messe, confessions et communions, bénédiction de la famille et départ. Ici encore je changeai de guide et de chevaux. Cette troisième étape fut longue et pénible : nous fûmes surpris par une tempête et dûmes parfois descendre de traîneau, marcher dans la neige pour réchauffer nos membres engourdis.

Nous arrivâmes à moitié gelés à un groupe de cinq familles catholiques. Quatre étaient des familles irlandaises foncièrement catholiques. La cinquième était catholique plutôt de nom que de fait. Toutes m'avaient offert l'hospitalité pour quelques jours. Où irai-je? J'optai pour les plus mauvais catholiques, dans l'espoir que, si je n'y étais pas aussi bien reçu, là du moins je ferais plus de bien.

Pauvres gens! Ils étaient gênés, mal à l'aise, et cependant contents. Le père, né de parents catholiques, s'était embarqué comme mousse à douze ans et sa foi avait sombré dans la mer de l'indifférence.

La mère est une presbytérienne convertie. Elle a été élevée dans toute la rigidité de la secte, dans la haine du catholicisme; mais c'est une âme exceptionnellement droite, pure et profondément chrétienne, et Dieu lui a montré la voie.

Les enfants, au nombre de six, ont de seize à cinq ans : ils ne savent aucune prière. A mon entrée — croyez-le

ou non — les grands s'enfuirent, les autres se cachèrent sous les lits, derrière le poêle, pendant que les bambins criaient comme des agneaux qu'on égorge.

La mère était embarrassée et moi aussi, car je voyais qu'à ces enfants on avait inspiré l'horreur du prêtre en leur disant sans doute que notre costume noir n'était qu'un pâle reflet de notre méchanceté et de notre corruption. C'est dans ces idées que certains protestants élèvent leurs enfants. Voyant l'état des choses, je décidai de rester là quatre jours. Je fis le catéchisme trois fois par jour, au père, à la mère et aux deux aînés. Les autres, je ne pus jamais les approcher. Je fis faire la première communion au père; et la mère voulut aussi venir à confesse. Pauvre femme! comme elle était avide d'entendre la parole de Dieu et de comprendre notre religion! — Oh! qu'il est donc haïssable ce protestantisme qui trompe, retient et aveugle de si belles âmes!

Chaque jour nous avions la messe. Les quatre autres familles vinrent chaque matin. Ils étaient tous si heureux d'avoir le prêtre! Les travaux furent interrompus, les enfants gardés à la maison pendant mon séjour au milieu de ces braves gens.

Hélas! il y a là 28 âmes catholiques qui n'ont la messe et ne voient le prêtre qu'une fois l'an, par suite de notre petit nombre; et à côté, les méthodistes — 15 à peine — sont visités tous les deux dimanches par un ministre, qui vient allumer et entretenir en eux la haine des catholiques.

Je continuai ainsi ma tournée, voyageant, cherchant les familles catholiques.

Les bonnes dispositions des uns compensent et consolent du mauvais accueil des autres, et l'on s'en revient heureux de penser qu'on a travaillé pour Jésus-Christ.

Ce ministère est un ministère à part : il a ses difficultés

et ses ennuis. Il est parfois dur d'aller demander l'hospitalité à celui-ci ou celui-là, de se faire conduire d'un endroit à l'autre, même par des catholiques. Bien souvent on sent que l'on est à charge. On rencontre aussi toutes sortes de gens.

Un jour, j'étais à la recherche d'un catholique qui, ayant abandonné sa religion, n'avait pas fait baptiser ses quatre enfants. « Il est allé chercher du bois, me dit-on; vous le rencontrerez sur le chemin : c'est un gros homme à l'air farouche. » De fait, je le rencontre. Je ne sais trop comment l'aborder; il a les prêtres en horreur, m'a-t-on dit. Enfin, je me risque à lui adresser la parole : « Pardon, monsieur, est-ce bien ici le chemin pour aller à tel endroit? » Il me répond très poliment. Nous parlons un peu du temps, du froid, de la neige; je me sens enhardi : « N'êtes-vous pas Monsieur un tel? — Oui, monsieur; comment le savez-vous? — On m'a dit que monsieur était catholique; je suis le prêtre, je viens visiter tous les catholiques. — Passez votre chemin; occupez-vous de vos affaires et moi des miennes. » Et il me défile un chapelet de sottises! Je laissai faire, car je suis habitué à pareilles amabilités et, sous des coups répétés, mon amour-propre s'est endurci.

J'essayai de raisonner, mais en vain; et voyant que tout était inutile, je continuai ma route. On ne rencontre pas toujours une résistance aussi ouverte. Il y en a qui usent de finesse. Un soir, j'arrive dans une ferme irlandaise et je demande à coucher. Après la prière, j'annonce la messe pour le lendemain, et, comme mes hôtes n'ont pas fait de Pâques depuis deux ans, je les invite à venir à confesse le matin. Personne ne souffle mot et je me crois sûr de la pêche. Le matin, le père et la mère se présentent. Le garçon, un jeune homme de vingt-cinq ans, ne vient pas. Je cherche dans la maison. Introuvable.

Je vais dehors et le rejoins enfin : « Allons, mon ami, lui dis-je, il faut venir à confesse. — Impossible, Père, répondit-il ; j'ai chiqué ce matin et j'ai avalé du tabac... »

Dans ces voyages, il faut de la patience pour supporter les grossièretés et les affronts, du flair pour saisir les catholiques négligents, de l'audace pour répondre aux insultes. On a parfois à souffrir du froid, de l'ennui, mais cela n'est rien ; ce qui nous fait le plus souffrir, c'est de voir tant de familles perdre la foi faute de prêtres ; c'est de voir tant d'enfants grandir comme l'herbe de la prairie sans aucune idée de la religion. Ce qui nous crève le cœur, c'est d'entendre ces pauvres gens demander des prêtres pour les visiter, des prêtres pour instruire leurs enfants ; c'est de voir des âmes avides de connaître Notre-Seigneur, des âmes affamées de lui et de sa doctrine dépérir et mourir.

On ne peut connaître ces gens de nos prairies sans les aimer. Quelles belles qualités, quels cœurs d'or sont cachés sous cette rude écorce ! Aussi, comme il nous est pénible de les voir périr faute de prêtres, empoisonnés par l'hérésie ou anémiés par l'ignorance !

A. Jan, o. m. i.



VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. WATELLE A SON FRÈRE.

Chez les Cris de la tribu Pondmaker sur la rivière Bataille.

Il y a de cela un peu plus de trois mois, je quittais les rives de la Saskatchewan pour me diriger, plus au sud, du côté de la rivière Bataille. Comme autrefois, le P. Chicart, le chevalier apôtre, j'allais gaiement, mon-